

Spectacle sur l'holocauste à Vidy



Le comédien Nicolas Bouchaud (au centre) partage la scène avec Frédéric Noaille dans «Un vivant qui passe». JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Le Suisse «benêt» dupé par les nazis

Nicolas Bouchaud porte sur scène l'échange entre Claude Lanzmann et Maurice Rossel, délégué au CICR.

Natacha Rossel

Il se décrit comme un «gros benêt qui sortait de son village». Maurice Rossel a 25 ans lorsqu'il rejoint les rangs du CICR en plein conflit mondial. Pas par humanisme, non, mais pour pallier l'ennui de l'armée. Le Genevois part en mission à Auschwitz en 1943 et dans le ghetto de Theresienstadt (en actuelle République tchèque) en 1944. Les nazis ont soigneusement mis en scène ce «ghetto Potemkine» et le jeune homme rédige un compte rendu élogieux.

«J'ai fait un rapport que je ne renie pas et que je maintiens comme étant tout à fait valable», dit-il plus de cinquante ans plus tard face à la caméra de Claude Lanzmann. Au cours du tournage de son long métrage «Shoah», le cinéaste confronte Maurice Rossel à l'horreur des camps. De leur entretien découle un film à part entière: «Un vivant qui passe» sort en 1997, au moment où la Suisse est empêtrée dans le scandale des fonds en déshérence.

Le comédien Nicolas Bouchaud a trouvé dans ce matériau la substance d'une partition théâtrale. Car, spectateur passif d'une fable macabre orchestrée par les nazis, Maurice Rossel s'est trouvé à nouveau mis en scène par le biais du montage cinématographique de Claude Lanzmann. Nicolas Bouchaud délivre une nouvelle lecture de l'histoire, scénique cette fois-ci, en tandem avec le comédien Frédéric Noaille. Inspirée essentiellement des rushes du film, «Un vivant qui passe» tient l'affiche du Théâtre de Vidy du 18 au 21 janvier. Interview.

Qu'est-ce qui vous a cueilli dans le film de Claude Lanzmann?

Outre l'intérêt historique, il y a quelque chose de fascinant dans la posture de Maurice Rossel. Il n'a ni la position du bourreau ni celle de la victime. Le film livre un regard latéral sur l'histoire de la Shoah. De plus, la dramaturgie de l'entretien est très forte, car Claude Lanzmann a une excellente technique d'interview. Il amadoue son interlocuteur, il lui parle de la Suisse, du CICR puis, d'un coup, le confronte au rapport qu'il a rédigé après ses visites des camps. La tension entre les deux hommes a été un point fondamental dans la construction de notre spectacle.

Quels éclairages les rushes du film vous ont-ils apportés?

Claude Lanzmann a ramené trois heures de tournage à 70 minutes de film. Il a donc mis en scène l'entretien et a choisi de ne pas montrer certaines facettes. À travers les rushes, je me suis intéressé au rôle très flou du CICR à cette époque. On sait aujourd'hui que la direction avait connaissance d'un certain nombre de choses. Ces passages permettent de replacer Maurice Rossel dans un contexte géopolitique plus large. Il fonctionnait comme un rouage dans une machine administrative. Cela nous aide, je crois, à poser la question de la Shoah aujourd'hui. Comment cette production industrielle de cadavres a-t-elle été possible? Par cette énorme organisation bureaucratique dont les individus étaient de simples rouages. Ces personnes ont exécuté des ordres et ont participé à un événement terrible qui les dépassait entièrement.

Que dit Rossel de la neutralité de la Suisse et du CICR?

Il ne parle pas de la Suisse, mais du devoir de neutralité du CICR dans les conflits. À travers les propos de Rossel, on voit les problèmes que cela peut poser: un homme est amené à faire des visites à Auschwitz et à Theresienstadt et à établir un rapport en observant une neutralité. Le fait de ne pas prendre position est problématique.

«Et nous, combien de fois par jour sommes-nous des Maurice Rossel?»

Nicolas Bouchaud, comédien

Ce point pose la question du rôle de l'observateur. Maurice Rossel aurait-il pu voir «au-delà»?

C'est le cœur de cette histoire. Qu'est-ce que voir? Peut-on regarder et ne pas voir? Rossel dit: «Je n'ai rien vu au-delà.» Mais cela se corse lorsqu'il décrit les juifs de Theresienstadt comme antipathiques. C'est glaçant. C'est de l'antisémitisme qui ne se dit pas comme tel, mais il déroule le cliché des juifs riches qui tirent les ficelles. Il réagit de cette manière pour une raison précise: l'essentiel de son activité consistait à visiter des camps de prisonniers de guerre. Ils lui faisaient passer des messages pour attirer son attention sur leur sort. Il ne comprend pas pourquoi les juifs ne font pas de même. La raison est qu'ils se seraient fait exécuter sur-le-

champ. Il a assisté à une mise en scène macabre mais n'émet aucun doute dans son rapport.

Dans le film, il dit qu'il signerait exactement le même rapport aujourd'hui. Comment l'interpréter?

Je pense qu'il ne voulait pas se désavouer, simplement pour ne pas s'effondrer. Et il y a sans doute une forme de défiance face à Lanzmann. Le cinéaste s'est invité chez lui, il s'est senti coincé. Il était furieux, cela se ressent dans le film. On voit bien que Lanzmann craignait que Rossel ne décide d'interrompre l'entretien. Cette tension est passionnante pour Frédéric Noaille et moi.

Dans l'histoire de la Shoah, Maurice Rossel a été un spectateur passif. Dans votre pièce, quel est le rôle du public?

C'est l'un de mes spectacles qui suscite le plus de discussions et de débats. Je pense que nous avons réussi à ramener cette histoire, qui se passe en 1944 au cœur d'un génocide, à ce que nous sommes, nous, aujourd'hui. Rossel n'a pas voulu être un acteur de l'histoire. Il a été un touriste, un «vivant qui passe» dans un camp de la mort. Et nous, combien de fois par jour sommes-nous des Maurice Rossel? C'est le cœur de ce document. Combien de fois sommes-nous indifférents face aux tragédies qui se déroulent sous nos yeux?

Lausanne, Théâtre de Vidy

Du 18 au 21 janv.

www.vidy.ch

Projection du film de Claude Lanzmann, jeudi 13 janvier (19 h 30) au Cinéma City Club Pully www.cityclubpully.ch